

Dulcinée Langfelder, orpailleuse

Victoria

Solange Lévesque

Number 91 (2), 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25765ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, S. (1999). Dulcinée Langfelder, orpailleuse : *Victoria. Jeu*, (91), 171–173.



SOLANGE LÉVESQUE

Dulcinée Langfelder, orpailleuse

Voici l'une des transmutations du théâtre : si l'auteur, le metteur en scène et les acteurs ont du talent, ce sont souvent les personnages les moins prestigieux, les personnages déchus, les perdants qui suscitent le plus d'intérêt et d'émotions. Cela demeure également vrai pour ceux qui ont le pouvoir et la notoriété, pour peu qu'ils se laissent voir dans leurs misères et leurs défaites.

Depuis quelques années, la vie des personnes âgées (vie intérieure et fantasmagique autant que vie quotidienne) alimente l'inspiration de Dulcinée Langfelder. Mime,

danseuse, chanteuse et comédienne, cette artiste polyvalente a incarné divers personnages de femmes. Dans *Ma voisine*, elle racontait la solitude d'une vieille dame en mal de rêves et les longues soirées qu'elle passait devant son poste de télé. On la voyait littéralement se prendre pour une autre, se mettre à chanter, entrer dans un film pour en devenir l'héroïne. Poussant encore plus loin l'audace, cette fois-ci, Langfelder situe l'argument de *Victoria* dans une résidence pour « personnes âgées en perte d'autonomie », comme on dit maintenant.

Atteinte de la maladie d'Alzheimer mais loin d'être folle, son héroïne est aux prises avec les trahisons et les fantaisies d'une mémoire infidèle. Confinée à un fauteuil roulant auquel elle est, d'ailleurs, souvent attachée, elle mène sa petite vie quotidienne, habitée par son passé, distraite presque uniquement par les visites de l'infirmier qui a charge de s'occuper d'elle et de lui administrer les soins que son état réclame. Pour le spectateur, cette vision pourrait être pénible, pitoyable, larmoyante

Victoria

D'APRÈS UNE IDÉE ORIGINALE ET DES TEXTES DE CHARLES FARIALA. CHORÉGRAPHIE ET DIRECTION ARTISTIQUE : DULCINÉE LANGFELDER ; SCÉNOGRAPHIE ET ÉCLAIRAGES : ANA CAPPELLUTO ; RÉALISATION DES VIDÉOS : YVES LABELLE ; STAGING DES VIDÉOS : JIMMY LAKATOS ; COLLABORATION À LA MISE EN SCÈNE : MARYSE PIGEON ET KATE BUGH ; COMPOSITIONS ÉLECTROACOUSTIQUES : CHRISTIAN CALON ; AUTRES MUSIQUES : ASTOR PIAZZOLA, NORBERT GLANZBERG ET HENRI CONTET, IRVING BERLIN ET GEORGE GERSHWIN. AVEC DULCINÉE LANGFELDER ET RÉAL BOSSE. PRODUCTION DE DULCINÉE LANGFELDER ET COMPAGNIE, PRÉSENTÉE À L'AGORA DE LA DANSE DU 24 FÉVRIER AU 6 MARS 1999.

ou désespérante ; elle ne l'est pas du tout. Victoria va élaborer toutes sortes de scénarios plus ou moins ludiques, et forcer son infirmier (et tout autant, le public) à porter sur elle un autre regard que le regard coutumier. Comédienne, danseuse et mime, Langfelder impose ce personnage que plusieurs préjugés pourraient nous faire apparaître comme rébarbatif, avec un humour fin, avec une compassion et un respect indéfectibles qui nous la rendent familière et sympathique, tout en secouant nos préjugés.

L'univers fade de l'institution où Victoria séjourne, les interminables couloirs, sa chambre et son lit sont suggérés simplement par un système de rideaux sur rails (comme ceux qu'on retrouve autour des lits dans les hôpitaux) qui permettent de créer rapidement des espaces de tailles variées, lesquels, en se multipliant, prennent parfois la configuration de véritables labyrinthes. Victoria y joue à cache-cache avec son infirmier, disparaît pour réapparaître au moment le plus imprévu en roulant son fauteuil avec l'espièglerie d'une enfant. De sa vie, on ne voit que quelques bribes, mais on devine beaucoup. Que cette vieille dame, entre autres, a été une personne sans doute heureuse de vivre, vive, joueuse, ratoureuse même, en tout cas pas victime. Plus libre que plusieurs, elle ira jusqu'à danser un tango acrobatique avec son fauteuil roulant.

Sur les rideaux de la chambre, la projection d'un film montrant un chat blanc qui marche permet à Victoria de nous parler de cet animal qui a été son compagnon de vie pendant des années, et qu'elle « voit » encore. Car elle a des sursauts de mémoire vive, cette dame que la maladie fait peu à peu sombrer dans son monde intérieur. Ainsi, à un certain moment, elle danse les claquettes, elle chante, elle sait si bien parler au public qu'on se demande si elle n'a pas été une artiste de scène. Sa manière de confondre les mots (ce qui produit d'amusants calembours) donne à croire qu'elle n'est pas si victime qu'elle le paraît des courts-circuits de sa mémoire, et qu'elle pourrait même les utiliser de façon déliée pour se ménager un espace

Réal Bossé et Dulcinée Langfelder dans *Victoria*, présentée à l'Agora de la danse en 1999.
Photo : Yves Dubé.

Victoria de Dulcinée Langfelder. Photo : Yves Dubé.





de liberté. De même, lorsqu'elle reçoit en cadeau une boîte de chocolats, et qu'elle place celle-ci entre sa cuisse et son fauteuil, pour ensuite se barbouiller avec le chocolat fondu, au grand dam de son infirmier, elle le fait avec une innocence calculée qui fait soupçonner qu'elle n'est pas dupe.

Cette relation quotidienne et obligée qu'elle entretient avec l'infirmier va d'ailleurs évoluer tout au cours du temps ; on sent ces deux êtres que tout sépare apprendre peu à peu qui ils sont et s'attacher l'un à l'autre. À l'anniversaire de la vieille dame, alors qu'elle a revêtu un costume de fête et qu'il lui a offert une poupée la représentant, il la fera danser en bougeant ses jambes et ses bras et elle se laissera faire, comme si elle était un pantin entre ses bras.

Dulcinée Langfelder relève là un défi quasi impossible : porter à la scène un personnage très âgé, atteint d'une maladie dont le seul nom donne froid dans le dos, et rendre ce personnage extrêmement sympathique en écartant toute morbidité, tout sentiment de pitié qui aurait pu créer un malaise chez le spectateur. Elle réussit aussi à faire voyager son personnage dans un temps imaginaire qui est celui du fantasme et de la rêverie, et à rendre clairs ces divers moments de la vie de Victoria. Son spectacle montre bien, s'il en était besoin, qu'aucune situation humaine n'est inaccessible à l'intervention de l'art, pour peu que l'artiste l'approche avec l'élan intérieur de la création (donc, à partir d'un don de soi) et avec cette sensibilité qui permettent tous deux la transmutation d'un ensemble de faits matériels en une manne transcendante dont tous peuvent se nourrir. **]**